

Thomas Courvalin

4 juillet 2016

- Tu as vu, Thomas ? Au bar. Deux pions, un préfet et un censeur-directeur. Inattendue la photo de famille. Ils ont l'air déjà bien avancés.

- T'occupes. Ils ne peuvent plus rien sur nous. On n'est plus sous leur juridiction.

- Quand même. C'est une drôle d'idée ce rendez-vous ici. À l'heure où les grands fauves vont boire. Tu n'aurais pas pu mieux choisir. Tu as de la suite dans les idées ? Déjà les démons de la nostalgie qui te démangent ? Le goût du risque ?

- Mais non, je te dis, tout va bien. Détends-toi. T'as peur qu'ils te mettent trois heures de colle parce que tu assistes à leur solennelle biture hebdomadaire ? Toi pourtant placé sous la protection de ton meilleur ami ?

- Dans leur repaire.

- Là tu peux pas mieux dire. T'as pas idée. Toute mon année de prépa je l'ai passée ici, sur ces tables, l'une après l'autre je les ai usées, et moi avec, à rédiger à la va-comme-j'te-pousse leurs fichues dissertations. J'ai eu le temps de les voir faire ces zigotos, et de très près encore, tu peux me croire. Quand ils traversent la rue ils sont encore tout propres sur eux, les pions sous-fifres, les pions-chefs, les préfets, les professeurs, toute la hiérarchie. Même les aumôniers. Même les censeurs-directeurs, même Zeller-de-quoi-Zeller-d'un-con. Tous je te dis, à défiler en bon ordre le temps qu'il faut pour pousser la porte. Mais dès qu'ils ont pénétré dans le Petit Stan et que la porte derrière eux se referme, dans le dos du grand frère ils se lâchent un bon grand coup. Bam ! Ça débite sec. Ceux qui peuvent rester un peu plus longtemps, qui sont pas là pour une visite expresse le temps d'un remontant éclair avant d'aller retourner faire les beaux pour la galerie ou les parents d'élève, le temps qu'ils ont ici ils le prennent pour se dérouiller à la vitesse grand V. Si tu savais qui j'ai vu se traîner à quatre pattes sur ce carrelage pour aller se vider par en haut et par en bas aux chiottes là derrière, t'en reviendrais pas.

- M'est avis qu'il y en a un autre que nous ne voyons pas mais qui hantes les lieux. Tu sens le cigare ?

- Carraud ?

- Qui d'autre ?

- Attention. Lui pas touche. Lui c'est un grand homme, un génie. D'ailleurs tout le monde le déteste copieusement ici.

- Toi le familier des lieux, où peut-il bien se cacher ?

- Il y a trois ans il avait sa table là, dans le coin. Il pouvait y passer des heures. Un dieu caché dans ses volutes cubaines. Je lui devrai mon cancer des poumons. Mais je te vois venir. Ne cherche pas à devenir comme lui, tu veux bien. D'ailleurs, tu voudrais, tu pourrais pas. Et puis tu devrais pas non plus. C'est un génie, c'est sûr, mais dans son genre étriqué seulement.

- Et lequel je vous prie ?

- Esthète taiseux misanthrope. Comme moi.

- Mon cher ami, pour un taiseux vous ne vous défendez pas mal il me semble.

- Non, je suis content de te voir, c'est tout. Je me fais du souci pour toi. Beaucoup. Tant de dangers te guettent.

- Et toi non ?

- Mon usage immodéré de l'image pornographique va certainement finir par me jouer des tours. Mais c'est rien à côté des innombrables épées de Damoclès rassemblées au-dessus de ta petite tête d'ange. Dans le désordre et pour ne nommer que les plus notables : ton père, ton dilettantisme congénital et une certaine femme que je ne nommerai pas mais qui va te sucer le sang comme un vampire. Fais gaffe, mon ami, fais gaffe. Si je pouvais je t'emporterais sous le bras bien loin d'ici. Paris est dangereux pour les petites natures comme toi.

- Tu voudrais m'instruire à ta mode dans un couvent ?

- Et pourquoi pas ? Je suis pas pire qu'un autre. Et je sais, moi, Thomas Courvalin, je sais ce qui est bon pour François Lazare. Toi non, toi tu n'en sais rien. Tu ne te connais pas, tu ne t' observes pas assez. Et monsieur a des prétentions philosophiques ! Tu ferais mieux de ne pas te laisser aller aux usages que l'on veut bien faire de toi.

- Tu persistes pourtant à me présenter partout comme ton ami le philosophe.

- Tu parles bien, tu es cultivé, amusant, pas chiant comme la mort comme nous tous. Tu as de la suite dans les idées, même si tu es incapable de te faire cuire un œuf. Les femmes t'adorent.

- Donc un philosophe pour dames.

- Y a pas de mal à ça. Te débines pas, tu seras jamais un Platon ou un Rousseau. T'as pas le coffre, t'es pas un violent. Tu ne dirais jamais la vérité si tu savais qu'elle peut blesser. Au fond, tu es et reste un indémodable littéraire de mes deux. C'est ton mauvais goût. C'est la raison pour laquelle il te faut une gouvernante.

- Mais pas une femme ?

- Pas une femme.

- Toi ?

- Moi. Qui d'autre ?

- En fait de gouvernante je te soupçonne plutôt de vouloir devenir mon agent artistique, mon impressario.

- Ça me va aussi.

- Donc ce rendez-vous sur les décombres calcinés de notre jeunesse c'est pour me renvoyer au collège.

- Non. Ici ce sont plutôt les coulisses du collège, au cas où t'aurais pas remarqué. Il faut les avoir vues une fois. Elles s'étalent maintenant sur le bar mais bientôt elles vont continuer sous le bar. Mais ne t'inquiète pas. Le père Thomas veille sur toi.

- On va voir. Amen. Regarde qui vient.

- Non mais, regardez un peu qui nous v'là. Vous seriez pas des anciens de Stan des fois ? Vos têtes me disent quelque chose.

- Impossible de rien vous cacher monsieur Boudon. Des anciens encore tout frais. Lui c'est François Lazare.

- L'honneur me revient de vous présenter Thomas Courvalin.

- Mmm. Oui, c'est ça, vos noms me disent quelque chose. Quelle promotion ?

- 1995.

- Peut-être bien que je vous reconnais, oui. Vous deviez vous tenir un peu tranquille sinon ça me reviendrait tout de suite.

- Nous étions sages comme des images.

- Qu'il dit, qu'il dit.

- Des images ? C'est bien, ça. Et alors, maintenant que vous êtes dehors, dans la vie, j'espère que vous faites honneur à la Maison. Français sans peur, chrétien sans reproche. Hé hé.

- Que ces belles choses en beau français sont dites.

- Vous devenez de grands hommes ? Hé hé.

- Lui oui. Pas moi. Moi je suis en fac de droit.

- Et vous alors, le futur grand homme ?

- J'étudie la philosophie à la Sorbonne.

- Attention mon petit, j'ai entendu dire qu'il y avait des rigolos là-bas. Des gauchistes. Vous vous tenez bien j'espère. Hé hé.

- Comme une image.
- Hé! les amis. Regardez un peu ce que deviennent nos anciens. Monsieur veut devenir philosophe. Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé. Et ça fait quoi dans la vie un philosophe?
- Pour le moment c'est encore un secret. Vous verrez ça plus tard. Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé. Et dites-nous monsieur, comment sont les nouvelles générations?
- Oh! m'en parlez pas. Un gros, gros manque de maturité. Des conneries à longueur de journée. De sacrés petits imbéciles qu'on a cette année. De vraies têtes à claques. Vivement les vacances.
- Il faut bien que jeunesse se passe.
- Je dis pas, je dis pas. Mais cette jeunesse, merci bien.
- Nous n'étions pas comme eux?
- Votre génération n'était pas commode, c'est sûr. Mais il y avait quand même du respect. Avec les nouveaux on peut pas parler, ils se braquent tout de suite, on a tout de suite les parents sur le dos. Ils se moquent de tout.
- Même de ... Dieu?
- Même de Dieu!
- Alors vous venez ici en charmante compagnie vous faire verser un petit cordial?
- Aujourd'hui c'est vendredi. Alors oui ce soir on peut se détendre un peu. La semaine a été dure. Des enragés. Mais dites un peu, vous. Votre droit, c'est pour faire quoi? Juge ou avocat. C'est pas pareil! Hé hé.
- Juge bien sûr.
- Hé les amis. Je crois que j'ai une prise pas commune. Nos deux anciens, là. Lui veut faire philosophe et lui veut faire juge. Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé. C'est pas de la petite monnaie, ça. Hé hé.
- Hé hé.

- Hé hé. Mais dites un peu. Vous pourriez pas travailler ensemble des fois ?
- Ah ! monsieur. Vous venez de mettre le doigt sur une blessure cruelle.
- Non, non. Un philosophe doit être affranchi de toutes considérations directement matérielles. La fréquentation quotidienne d'un juge aurait sur lui les effets les plus néfastes.
- Vous voyez, monsieur. Le philosophe voudrait bien travailler avec le juge. C'est le juge qui veut pas.
- Et pourquoi juge et pas avocat plutôt ? C'est bien défendre. Et puis ça paie mieux, non ? Hé hé.
- J'ai l'impression d'entendre son père. Vous savez, le grand biologiste Patrice Courvalin de l'Institut Pasteur.
- Ah ! Parce que le papa veut pas d'un fiston juge ?
- Disons que l'affaire est un peu délicate.
- Délicate ? Vachement mal engagée tu veux dire ! Mon père me tombe tous les soirs dessus.
- C'est pas facile les papas, pas vrai ? Et le vôtre de papa ? Ça lui fait quoi d'avoir un philosophe à la maison ?
- À votre avis ?
- Bah je sais pas moi ! Il doit être fier.
- Nous devrions peut-être convenir d'un rendez-vous.
- Pourquoi ? Lui non plus il n'est pas content ?
- Disons que là aussi l'affaire est délicate.
- Alors c'est peut-être d'un copain avocat plutôt que d'un copain juge qu'il a besoin votre copain ?
- Mais c'est vrai, ça, Thomas ! Défends-moi ! Défends-moi !
- J'y réfléchirai.
- Il y réfléchira. C'est bien ça. Hé hé.
- Hé hé.
- Hé hé.
- Bon, bah moi je vous laisse à vos réflexions. Ce soir vous êtes tranquilles, vous pouvez profiter un peu.
- Nous profitons. Hé hé.
- Hé hé.

- Hé hé. Mais faut pas être dur avec vos papas. Pour eux non plus c'est pas facile. D'abord, eux aussi ont eu des papas pas faciles. Et puis vous en serez d'autres un jour puisque maintenant vous êtes des anciens. Hé hé.

- Fils de juge.

- Fils de péripatéticien. Le grand style classique, en somme.

- La classe, quoi.

- Allez, je dérange pas plus longtemps les grands esprits. Le bonsoir et plein de bonnes choses à vos familles.

- Bonsoir.

- Bonsoir. Bon, ma couille, à toi.

- Tu as raison. Buvons. À toi.

- Fais pas le con. Ton cas est grave, presque désespéré. Il demande une intervention immédiate.

- Quoi. Maintenant ? Sur cette table ?

- Qu'est-ce qui te prend de t'intéresser comme ça au droit ? C'est quoi cette nouvelle marotte ? Je ne sais pas ce qu'un philosophe peut bien leur trouver, mais laisse-moi te dire que tes conditions suspensives et résolutoires, tes droits conditionnels, tes fictions juridiques, tout le monde s'en fout, tu vas barber tout le monde à commencer par les juristes. Ils bossent avec, les juristes, c'est tout. Avec leurs pattes de mouche et leurs argumentations à tire-moi-le-noeud tu vas encore te rabougir les poumons que t'as déjà pas larges. Il faut arrêter, tu m'entends. Tu es philosophe, putain ! C'est moi le juriste ici. Les gens veulent pas qu'un philosophe vienne leur casser la tête avec du droit. Ils ont déjà assez à faire avec lui à longueur de journée, les juristes les font déjà assez tourner en bourrique pour pas qu'un philosophe vienne encore en rajouter une couche. Non, crois-moi, les gens veulent que tu leur parles d'autre chose qui leur fasse un peu oublier leur quotidien, du Beau, de la Vérité, de ton Hegel, de ton Spinoza, de toutes ces idées à la con sans queue ni tête qui servent qu'à se branler le mou en solitaire ou à plusieurs mais qui permettent de se changer un peu les idées. Toi tu es fort là-dedans, tu es même un champion dans cette catégorie très disputée des enculeurs de mouches. Quand tu commences à l'ouvrir pour de bon avec tes petits airs de vierge effarouchée impossible de t'arrêter. Les femmes adorent t'écouter délirer, et leurs copains ils n'ont plus qu'à se foutre les poings dans la bouche pour ne pas te les coller sur la figure. C'est la vérité. Et toi maintenant tu veux leur faire de la philosophie avec le droit des contrats ? Non mais, t'es fou ! Si on se presse dans tes parages pour t'écouter allonger indéfiniment tes conneries éthérées c'est justement parce qu'on n'en peut plus du droit des contrats ! On en a par-dessus la tête du droit des contrats ! Il nous sort de partout le droit des contrats ! Et arrête avec ton petit sourire, je ne suis pas ta Sabine. Fais ce que tu sais faire, fais le philosophe, et plutôt que de me tirer en douce mes bouquins de droit tu ferais bien d'aller faire un peu de musculation. Un philosophe doit

avoir des poumons pour pouvoir bassiner large autour de lui. Tu vas quand même pas finir comme tes professeurs sorbonnards. Ils n'ont pas de corps, mais c'est pas grave, ils n'en ont pas besoin. De toute façon même perchés en haut de leur chaire comme des vautours déplumés personne ne les écoute. Même avec un micro ils parlent dans le vide. C'est pas des comme eux que tu dois devenir. Toi, tu dois devenir philosophe et pour pouvoir faire ce qu'on lui demande un philosophe doit avoir un peu de coffre quand même, putain ! Pense à Rousseau, pense à Camus. Le droit ne pourra te faire que du mal. T'es pas fait pour ça. Pour y comprendre et y faire quelque chose il faut être comme moi, méthodique, analytique, appliqué, procédurier, n'avoir rien à dire, être chiant comme la mort. Comme moi, donc, un emmerdant professionnel. Non mais, tu vas arrêter de te marrer comme une baleine ! Tu vois pas que je te parle sérieusement ? Tu es au bord de plusieurs précipices, François Lazare. Cette fille dont tu t'es entichée, ta Sabine, c'en est une autre. Elle est méchante, elle est mauvaise. Un démon ! Et toi, tu es tellement poire que tu ne la vois pas venir. Elle va te manger tout crû ! Miam miam. Tu es tellement gnangnan avec elle, c'est horrible, vraiment. Non mais, arrête je te dis ! Une dégringolade comme celle que tu te prépares ça va plus vite qu'un pet sur une toile cirée, tu peux me croire. Non mais, respire, putain, respire ! Tu vas en mettre partout. T'es écarlate comme le cul d'un singe. Non vraiment, je t'en supplie, je t'en conjure : ne couche jamais avec cette fille, jamais, jamais ! Ce serait la fin de tout, tu m'entends ? Tu deviendrais comme ton père, comme Jean-Claude Lazare. Perspective insupportable ! Tache infâme ! La seule issue pour toi, c'est le divertissement. Il faut que tu restes un truc qui n'appartient à personne, un truc qui ne sert à rien, dont personne ne comprend la fonction dans la société mais qui pour cette même raison amuse tout le monde. Ton unique destin, c'est d'être un objet de luxe absolument inutile mais capable de ventiler des quantités industrielles de phrases auxquelles seuls tes Grecs et tes Allemands peuvent piger quelque chose. Tout le reste tu peux remballer. Théoricien non pratiquant, c'est toi, ici-bas il n'y a rien d'autre pour toi. Donc pas de droit et pas de bisou-bisou. Sinon je te quitte. Je ne veux pas assister à ton rabougrissement prématuré.

- Tu voulais me mettre en garde contre mon père ?

- Ah oui, c'est vrai. Ton père ! Non mais ma couille, ton père, c'est pas possible. Jamais un homme plus frileux n'a existé sur cette Terre, tu peux me croire. Le moindre mot contre l'ordre des choses et il commence à paniquer.

Thomas Courvalin se rassemble sur sa chaise pour contrefaire Jean-Claude Lazare devant François Lazare. Pour aller plus vite il s'empare des lunettes de ce dernier et, tout en se recroquevillant sur lui-même, penche vers lui son verre au fond duquel attend une dernière gorgée de bière. Jean-Claude Lazare contrefait est à peine apparu que déjà il se met à trembler sans permettre à son regard de se détacher du liquide jaunâtre qui tremble avec lui. François Lazare éclate de rire.

- Tu exagères Thomas. Pas comme ça, pas comme ça !

Jean-Claude Lazare parvient in extremis à échanger le début d'un sourire contre un son très grave, continu, très bas d'abord, mais lentement ascendant.

- Oooooooooo...

Pris de frayeur François Lazare ne rigole plus du tout et s'écarte un peu de la table.

- oooooooooo...

Au-dessus des tables voisines les conversations et autres occupations s'interrompent pour assister à ce qui a tout l'air d'une étrange cérémonie. Jean-Claude Lazare tremble maintenant de tous ses membres, au fond du verre tenu à deux mains crispées le liquide s'agite de plus en plus. Le regard, lui, sur l'ébullition est fixe.

- oooooooooo...

- Non, Thomas non ! Arrête, arrête !

- oooooooooooooooooo...

- Tomtom ! Redescends ! Vite ! Vite !

- oooooooooooooooooooooooooo...

Le point culminant atteint a la violence d'un orgasme, comparaison encore accentuée dans l'esprit de tous les assistants par trois secousses frénétiques qui font exploser sur la table plusieurs grosses gouttes de bière.

- Aahhhh...

- Amis de la poésie, bonsoir.

Sans même saluer l'assistance Jean-Claude Lazare s'éclipse non sans d'abord avoir fait montre de son soulagement évident. Thomas Courvalin retrouve sa position sur sa chaise et François Lazare ses lunettes.

- La voilà, la Lézarde, l'unique issue de toute branlette intellectuelle. Tiens-le toi pour dit.

Autour d'eux les choses reprennent leur cours normal. Thomas Courvalin essuie de la manche qu'il n'a pas le liquide répandu sur la table tout en commandant de l'autre mains deux nouvelles pintes.

- Thomas, je veux lire ce soir.

- Non mais, écoutez-moi ça. Ça veut devenir philosophe et ça a peur de se dépenser un peu trop en faisant à son meilleur ami le plaisir de boire avec lui tandis que dehors le soir tombe ! Tu vas finir comme ton père, fais gaffe, tout rabougri, tout nerveux, en pantouffles dans un petit appartement avec des moquettes, des meubles et des bibelots partout. Bon. Les choses sérieuses maintenant. Antoine Bueno veut te voir.

- Antoine Bueno !

- Oui, Antoine Bueno. Il veut te voir. Il n'arrête pas de me courir après avec ça.

- Je peux lui donner mes heures de consultation. Il connaît mes tarifs ?

- Déconne pas. Tu devrais être fier. Le premier prix d'éloquence d'Assas qui demande à faire ta connaissance !

- Et où ? Au Luco avec champagne, témoins et greffiers ?

- Non, non. Il y a une soirée demain soir chez une copine. Il y aura du monde, du beau. C'est la fille d'un conseiller à la cour de cassation. Tous les Rastignac d'Assas y seront. Et puis il y aura des jolies filles, plein, des petites blondes toutes menues qui ne demandent qu'à être fendues en deux.

- Et la dialectique fend aussi les bûches ?

- Pourquoi pas ? C'est toi le spécialiste. Elles tomberont toutes raides folles amoureuses de toi quand elles te verront faire tes cabrioles intellectuelles de mes deux. L'Antoine Bueno il est fortiche, c'est sûr, mais toi tu vas lui clouer le bec, comme ça, crac !

- Je ne sais pas. J'ai plein de livres à lire.

- Oh ! Écoute, tu nous les gonfles avec tes bouquins. Un philosophe doit d'abord avoir la langue bien pendue. Tu liras plus tard, quand tu seras retraité et que t'auras plus rien à dire. Pour le moment il faut foncer.

- Donc un combat de coqs, c'est ce que tu veux ?

- Tu peux le prendre comme ça si tu veux. Je parle beaucoup de toi, tout le monde veut te rencontrer. Il n'y a que les philosophes pour impressionner les juristes. Tout le vent que vous pouvez brasser avec vos poumons de neurasthéniques, ça leur troue le cul. Il faut absolument que tu viennes demain soir.

- Pour une démonstration ?

- Pour une liquidation générale.

- Et mon père dans tout ça ?

- Tu le laisses bien au chaud dans son petit appartement douillet avec sa petite femme et sa petite fille chérie, tu le laisses se monter la tête tout seul avec sa télécommande, ses petits plats chauds et ses mots croisés, et tu me retrouves sous la statue Danton demain à 19 heures 30.

D'une traite Thomas Courvalin avale l'or liquide pour lui versé puis, dans un large sourire à l'unique adresse de son vis-à-vis, lâche un rot aussi inattendu que tonitruant qui, une seconde fois, frappe de stupeur l'assemblée à peine revenue à elle. Aussitôt François Lazare doit reposer sur la table sa pinte à peine entamée pour laisser toute latitude et toute longitude au très grand rire qui maintenant le secoue comme un sac de pommes de terre.

- Eh bien mon coco ! Tu ne me fais pas ça demain soir. Non mais respire, je te dis, respire. Le con, il va crever d'apoplexie et il n'a pas encore écrit une ligne pour la postérité. Viens, finis ton verre, on se tire. Je t'invite.

Thomas Courvalin et François Lazare se retrouvent au bas de la rue Notre-Dame des Champs, le second encore agité par le rire pris dans ses branches tandis que le premier rassemble sous son menton ses deux mains pour allumer une cigarette avant de lancer le mouvement vers le boulevard du Montparnasse dont les lumières dans le soir au loin scintillent.